

« Quand la douleur ne peut pas être exprimée, elle cède le pas à la vengeance » : une experte analyse les cas comme celui de Santa Fe.

La psychanalyste Monica Toscano étudie la construction de la violence entre pairs, les signes avant-coureurs et les raisons pour lesquelles la souffrance des adolescents est souvent invisible aux yeux des adultes

1er avril 2026 • 15:43



María Ayuso

LA NACION



Un groupe d'adolescents face à l'école Mariano Moreno, de San Cristóbal, à Santa Fe.
Marcelo Manera - LA NACION

Les épisodes extrêmes de violence scolaire, comme l'attaque survenue il y a quelques jours à Santa Fe, débutent rarement le jour même de la fusillade. C'est ce qu'affirme la psychanalyste Monica Toscano, spécialiste des adolescents et de la violence entre pairs : « **Quand la douleur ne peut pas être exprimée, elle cède le pas à la vengeance.** »

Monica Toscano est la créatrice d'une méthode de prévention de la violence en milieu scolaire qui est mise en œuvre depuis plus de vingt ans dans une vingtaine d'établissements en Argentine ainsi qu'en Europe. Dans une **étude menée auprès de plus de 35 000 élèves**, elle a identifié un schéma récurrent : de nombreux enfants sont prêts à tout pour faire partie d'un groupe. **Lorsqu'ils se retrouvent du côté des victimes d'humiliation, leur souffrance peut se transformer en un désir de réparation violente.**

Elle se souvient du cas d'une école primaire où, pendant des années, un groupe avait établi deux rôles bien définis : « **le leader** » et « **la victime d'humiliations** ». Personne n'est intervenu. Jusqu'au jour où **un garçon a attaqué le leader par derrière et lui a enfoncé des ciseaux dans le dos.**

Dans le cas de Santa Fe, Monica Toscano insiste sur le fait que la question ne devrait pas se limiter à savoir ce qui est arrivé à l'agresseur, mais aussi quels signes avant-coureurs sont passés inaperçus.

—Quand vous avez appris ce qui s'est passé à Santa Fe, qu'est-ce qui vous a frappé en premier ?

—Ce qui s'est passé n'est qu'un exemple parmi tant d'autres de la souffrance que vivent les adolescents, de plus en plus jeunes. Mon équipe et moi avons commencé à travailler avec des jeunes de 15 ans, et aujourd'hui, nous intervenons auprès d'enfants dès l'âge de 6 ans, car nous constatons des niveaux de violence très élevés chez les jeunes enfants. Ces enfants disent quelque chose de très choquant : ils sont capables de tout pour appartenir à un groupe. Au sein de ces groupes, on leur demande toujours plus en échange de leur appartenance. Pour tous les adolescents, arriver à l'école et ne pas avoir d'amis est un énorme problème. Dans le cas de Santa Fe, nous ne reverrons jamais le garçon décédé. Mais l'auteur des faits s'est lui aussi, d'une certaine manière, autodétruit. C'est pourquoi il est essentiel de reconstruire l'espoir et le travail en équipe entre adultes.



Monica Toscano: « La douleur d'un enfant qui a subi des violences physiques ou psychologiques s'accumule. »

—Vous travaillez auprès des écoles depuis des années. Que se passe-t-il lorsque la souffrance d'un adolescent n'est pas écoutée ?

—La souffrance s'accumule et finit par exploser. Je me souviens du cas des deux jumelles argentines à Barcelone qui se sont jetées d'un balcon. L'une, qui souffrait énormément, a décidé de sauter. L'autre a sauté avec elle, en lui disant : « Je suis avec toi, ma sœur. » Où était leur père ? Dans la pièce à côté. Aujourd'hui, beaucoup d'enfants disent : « Je ne vais pas parler à mon père parce qu'il ne me comprendra pas », ou « Pourquoi devrais-je le dire à la maîtresse si elle ne peut rien faire ? » La notion d'autorité s'est affaiblie. Les adolescents ont le sentiment de devoir gérer seuls des situations très graves.

—Après un incident comme celui-ci, la même question se pose toujours : comment personne n'a pu le voir venir ?

Les enfants et les jeunes laissent toujours des signes. Leur comportement à l'école change, leurs notes baissent, ils restent seuls en classe pendant la récréation, ils s'enferment dans leur chambre. Ils demandent de l'aide de différentes manières. Nous insistons sur l'importance de former les enseignants et les parents à « décrypter les signes ». Un signe est un comportement qui se répète : une mauvaise humeur constante, un isolement, ou un enfant qui devient violent envers son frère ou sa sœur plus jeune. Souvent, il reproduit avec un autre enfant ce qu'il subit lui-même. Tout ne doit pas être considéré comme « normal à l'adolescence ».

—Pourquoi les enfants se taisent-ils ?

—Parfois, un enfant ne parle pas parce qu'il a peur de décevoir ses parents en étant celui qui est humilié, ou parce qu'il pense que personne ne saura quoi faire. Les jeunes le disent clairement : « Si j'en parle à mes parents, ils auront encore plus peur que moi. » La souffrance de l'enfant harcelé englobe aussi l'angoisse de voir ses parents souffrir. Souvent, il a également honte de leur avouer que la violence qu'il subit est psychologique, verbale, et non physique. Aujourd'hui, les enfants se détruisent entre eux par les mots : ils s'attaquent par des insultes, des mauvais traitements et par de l'indifférence. Il est nécessaire de créer des espaces où ils peuvent parler sans avoir l'impression d'aggraver la situation.



Un groupe d'enfants demande justice pour Ian, l'adolescent assassiné à Santa Fe.
Marcelo Manera - LA NACION

—La violence extrême commence-t-elle le jour de l'agression ou plus tôt ?

—Bien plus tôt. C'est une véritable cocotte-minute. La souffrance d'un enfant victime de violences physiques ou psychologiques s'accumule. Ils le disent eux-mêmes : « Je veux qu'il subisse ce que j'ai subi », « Je veux qu'il souffre autant que moi ». La loi du talion s'installe. Dans une école primaire de Barcelone, j'ai travaillé avec un groupe d'élèves de 8 à 12 ans où l'identité de l'enfant « humilié » était devenue évidente. Tout le monde le savait. Mais personne n'est intervenu. Un jour, ce garçon a attaqué le leader par derrière avec des ciseaux. Lorsque nous en avons parlé avec la classe, tous les élèves ont reconnu que cet enfant avait été maltraité à de nombreuses reprises. Si la souffrance ne trouve pas d'exutoire, la vengeance apparaît.

—Que se passe-t-il dans la tête d'un garçon harcelé depuis des années ?

—Il commence à se sentir profondément seul. Le groupe déchaîne sa cruauté sur les plus vulnérables. Une fillette de 12 ans m'a confié une chose très forte lorsque je lui ai demandé pourquoi personne ne défendait le garçon harcelé : « S'ils arrêtent de le harceler, j'ai peur que ce soit mon tour. » Nombreux sont ceux qui participent au harcèlement pour se protéger. Si cette souffrance n'est pas exprimée, l'enfant commence à perdre tout repère sur le bien et le mal.

—Quelle est la première chose qu'un adulte devrait cesser de faire face au harcèlement ?

—Dire « ignore-le ». Éviter aussi les phrases comme « Ils sont juste jaloux », « Réponds-leur », « C'est une affaire de jeunes ». Cela ne fait qu'entretenir la souffrance. L'enfant la ressent comme un coup de poing dans l'estomac, et elle ne disparaît pas simplement parce qu'on lui dit de ne pas lui accorder d'importance.



Le fusil calibre 12/70 utilisé lors du massacre de l'école de San Cristóbal, Santa Fe

—Peut-on prévenir les violences extrêmes ?

—Oui. Une intervention précoce permet de réduire considérablement la violence. Notre méthode repose sur la formation d'équipes composées d'enseignants, de chefs d'établissements et de familles. Dans un premier temps, nous instaurons un climat de confiance afin que les enfants et les jeunes puissent s'exprimer. Lorsqu'ils renouent le contact avec les adultes, la violence diminue. L'essentiel est de rétablir le lien entre les jeunes et les adultes.

—Aujourd’hui, la violence ne semble pas s’arrêter à la sonnerie de fin des cours. Qu’est-ce qui a changé avec les réseaux sociaux ?

Les enfants s’engagent dans un labyrinthe dont ils ne savent souvent pas comment sortir. Des groupes anonymes apparaissent, se livrant au harcèlement et allant jusqu’à inciter au suicide. Je me souviens du cas d’une jeune fille de 12 ans de La Plata dont une photo intime a été diffusée par ses camarades de classe. Ils l’ont affichée sur l’un des principaux écrans de l’école. Suite à cette exposition, elle a tenté de se suicider. Aujourd’hui, un enfant peut être plus vulnérable dans sa chambre qu’à l’école.

—Vous insistez sur le fait que les enfants sont prêts à tout pour appartenir à un groupe. Pourriez-vous nous donner un exemple ?

—Nous sommes intervenus dans une classe de fillettes de 10 ans parties en voyage scolaire de hockey. Elles avaient rempli leurs bouteilles de shampoing de vodka, et pour faire partie du groupe, il fallait boire. Pour l’une d’elles, cela s’est terminé par un coma éthylique. Heureusement, elle a pu être secourue à temps. Quand on nous a appelées de cette école de Buenos Aires, le professeur d’EPS nous a posé une question qui m’a marquée : « Qu’est-ce qu’on n’a pas vu ? Ces fillettes sont dans l’établissement depuis qu’elles sont en petite section. Comment en est-on arrivé là ? » C’est la question que nous devons nous poser en tant que société : qu’est-ce qu’on ne voit pas, qu’est-ce qu’on n’entend pas ? Car pour les enfants, le plus important est de donner au groupe ce qu’il demande. Et plus on lui donne, plus il en demande. Le travail consiste à transformer un groupe cruel en un groupe qui apporte sa collaboration.

—Après un événement comme celui de Santa Fe, quelles conversations devrait-on lancer dès demain dans les écoles ?

—Il nous faut recréer un pont. Parents, enseignants et société, nous devons apprendre à écouter et créer un espace de dialogue dépassant nos propres angoisses. Il faut donner la priorité à la souffrance de l’enfant. Car c’est lorsqu’un adolescent sent enfin que quelqu’un l’écoute que la prévention commence.